

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1955

No. 10

Anniversaire du général RONDON, "Protecteur des Indiens",
membre d'honneur de la S.S.A.

Le 5 mai 1955, le général Candido Mariano da Silva Rondon, président du Conseil National de Protection des Indiens du Brésil, fêtait son 90^{me} anniversaire. A cette occasion, le Congrès brésilien lui conférait le titre de maréchal, le plus haut rang auquel un officier de carrière puisse atteindre.

De toutes les parties du Brésil affluèrent les félicitations et les témoignages de la vénération et de l'amour que le peuple brésilien tout entier voue au "Protecteur des Indiens". De tous les voeux, de tous les témoignages et de tous les présents qui parvinrent au maréchal Rondon, ceux qui touchèrent le plus son coeur furent ceux des villages indiens éparpillés sur le territoire brésilien. Rien en effet ne pouvait lui être plus agréable et plus doux que de savoir que ceux auxquels il consacra inconditionnellement sa vie entière étaient auprès de lui en pensée et lui rendaient au centuple en affection et en amour toutes les peines qu'il a endurées pour eux. Aujourd'hui comme hier et comme demain, Candido Mariano da Silva Rondon consacre tous ses efforts, toutes ses énergies, à la défense des droits des Indiens. Il est des hommes qui honorent les postes et les grades qu'ils occupent, le maréchal Rondon est de ceux-là; vivant, il est entré dans la gloire, la gloire la plus pure dont un homme puisse rêver.

La Société suisse des Américanistes s'honore de le compter parmi ses membres, comme Membre d'Honneur, et elle s'associe par ses voeux les plus sincères à ce magnifique anniversaire.

Les Dieux et les Esprits dans le Vodou Haïtien.

par Alfred METRAUX.

Introduction

Le vodou est la forme prise en Haïti par les diverses religions de l'Afrique occidentale qui y ont été apportées aux XVII^e et XVIII^e siècles par les esclaves. Il est né du syncrétisme de ces cultes et du catholicisme. Aujourd'hui encore la plupart des paysans haïtiens sont adeptes de cette religion. Dans cet article, dont la seconde partie paraîtra dans un prochain numéro de ce Bulletin, je me propose d'analyser la nature et les fonctions des dieux et des esprits qui constituent le panthéon vodou. Cette étude, à laquelle j'ai voulu donner un caractère général, repose sur les observations faites au cours des deux années de mon séjour en Haïti. Elle résume également les travaux de mes prédécesseurs.

Il est difficile de traiter des divinités vodou sans définir au préalable un certain nombre de notions et de termes qui reviennent à plusieurs reprises dans ce texte. Les prêtres du vodou s'appellent des houngan et les prêtresses, des mambo. On emploie parfois pour les désigner les termes de papa-loa et de maman-loa. Ces prêtres sont assistés par des hounsi, hommes ou femmes ayant reçu l'initiation rituelle. Le sanctuaire est un houmfò ou une "kay-mystère". Le péristyle est une sorte de hangar ouvert sous lequel se déroulent les cérémonies. Le poteau-mitan est, comme son nom l'indique, le pilier central du péristyle qui est particulièrement sacré. Les dieux et les esprits communiquent avec les fidèles par le mécanisme de la possession. On dit que ceux qui deviennent le réceptacle d'un dieu sont les "chevaux" de ce dieu. La divinité les "monte" ou "danse dans leur tête".

Les termes de houngan, hounsi, houmfò dérivent (de même que le mot vodou qui signifie esprit) de la langue fon parlée au Dahomey. A défaut d'autres survivances, ces éléments linguistiques suffiraient à eux seuls pour manifester la part considérable qui revient à la tradition dahoméenne dans la formation du vodou.

Les divinités du vodou sont appelées loa ou "mystères" et dans certaines régions, notamment dans le nord d'Haïti, "saints" ou "anges". Ces êtres surnaturels forment une foule hétéroclite dont le recensement est à peu près impossible, puisqu'à côté des "grands loa" que tout le monde connaît et respecte, il y en a beaucoup auxquels seuls de petits groupes de fidèles rendent un culte et qui ne possèdent qu'une réputation toute locale. Même si, au prix de grands efforts, une liste exhaustive était établie, elle devrait être constamment révisée, car si les cohortes de loa s'enrichissent aujourd'hui encore de nouvelles recrues, leurs rangs s'éclaircissent aussi par suite de l'oubli où de nombreux esprits ne cessent de tomber, faute de serviteurs.

Les adeptes du vodou ne sont nullement gênés par l'opposition entre ce polythéisme touffu et la croyance en un Dieu suprême et tout-puissant. Ils répètent à ce sujet ce qu'ils en ont entendu dire à l'église, mais, à la différence des catholiques et des pro-

testants, ils se refusent à considérer les loa comme des "mauvais anges" qui se sont révoltés contre le Bon Dieu et qui pour cela sont en Enfer, conception qui s'exprime non sans pittoresque dans les explications qu'un paysan de Marbial m'a fournies sur la nature et l'origine de leur puissance. "Les loa, me dit-il, sont des esprits, des sortes de vents. Ils se conduisent comme un homme qui, après avoir reçu une bonne éducation à la ville, et y avoir appris un métier grâce à son père, se révolterait contre lui. Ce fils ingrat, même s'il devait être chassé de la maison paternelle, n'en continuerait pas moins à savoir beaucoup de choses. C'est précisément le cas des loa. Dieu leur avait donné la science des anges, mais ils se sont rebellés. Ils s'emparent des gens en les possédant, tout comme le Saint-Esprit qui descend sur le curé lorsqu'il chante la messe".

A ceux qui considèrent les loa comme de vulgaires "satans", les vodouistes répondent que le "Grand Maître" les ayant créés pour venir en aide aux hommes, ils ne sauraient être mauvais par nature. N'a-t-on pas constamment la preuve de leur bienveillance et de leur compassion ? Il est vrai qu'il existe des esprits qui sont prêts à seconder les méchants, et que l'on redoute pour leur violence et leur cruauté, mais eux seuls méritent le nom de diab. Les gens de bien doivent s'abstenir de tout commerce avec eux et, s'ils en sont les victimes, ils s'efforceront de les apaiser sans s'abaisser jusqu'au crime. Pas plus que les hommes, Dieu n'approuve les agissements des "mauvais loa", des "loa achetés" dont les sorciers se servent pour leurs ténébreuses machinations.

Le mot "Dieu" revient constamment dans la bouche des paysans haïtiens, mais il ne faut pas en conclure qu'ils le craignent, ni même qu'ils se soucient beaucoup de lui. Le "Bon Dieu" est un Deus otiosus, s'il en fut. Il n'évoque aucune image précise et il est trop lointain pour qu'on ait grand avantage à s'adresser à lui.

La notion de Dieu semble se confondre dans le vodou avec celle d'une force impersonnelle et vague, supérieure à celle des loa. Elle correspondrait à ce que nous entendons dans l'usage courant par "fatalité" ou "nature". Les maladies familiales, trop communes pour être l'oeuvre de mauvais esprits ou de sorciers, et que nous qualifierions de "naturelles", sont appelées en Haïti "maladies du Bon Dieu". Les phénomènes météorologiques, les cataclysmes qui se déchainent sans qu'on y reconnaisse l'intervention des loa sont également mis au compte du Bon Dieu. Chaque fois qu'un homme du peuple énonce un projet, ou l'intention de faire quelque chose, il ajoute prudemment: "si Dieu vlé", moins pour s'en remettre à la volonté divine que pour conjurer le mauvais sort. On a souvent interprété comme une manifestation de l'inaltérable optimisme du paysan haïtien le fait qu'après un malheur il s'écrie: "Bon Dieu bon !" En réalité, il n'exprime que sa résignation devant un destin qui le dépasse.

L'assimilation des loa aux saints catholiques est un fait sans portée profonde. Ni le caractère du saint, ni sa vie, ni ses attributs n'ont affecté - même superficiellement - le culte du loa avec lequel il "marche". Tout le système de correspondance qui a été établi entre les loa et les saints repose sur des détails souvent insignifiants ou mal interprétés qui ont permis de reconnaître sur les images pieuses la figuration de tel ou tel loa. Rien de plus fortuit, de plus déconcertant que certains rapprochements: Damballah, le dieu serpent, a été identifié à Saint-Patrick, parce que les chromos qui se vendent en Haïti représentent le saint expulsant les

serpents d'Irlande. Legba, qui est un vieillard infirme, est identifié à Saint-Lazare, car ces mêmes chromos lui donnent l'apparence d'un vieillard boiteux et couvert d'ulcères que lèchent les chiens (au Dahomey, les chiens sont consacrés à Legba). Legba est aussi assimilé à Saint-Antoine l'Ermite et à Saint-Antoine de Padoue, qui figurent dans l'iconographie pieuse comme des hommes âgés vêtus de bure. En Saint-Jacques-le-Majeur que ces images nous montrent sous les traits d'un guerrier cuirassé et casqué, les vodouistes reconnaissent Ogou-ferraille, dieu du fer et de la guerre. Un chevalier qui se tient près de lui, la visière du casque baissée, serait pour les uns Ogou-badagri, pour d'autres Guédé, esprit des cimetières, et cela à cause de la visière, considérée comme une mentonnière, attribut cadavérique des génies de la mort. Ces identifications varient selon le détail qui a retenu l'attention de l'informateur et le sens qu'il lui prête. Pendant les persécutions dont le vodou a été l'objet, les prêtres catholiques ont brûlé sans aucun scrupule les images pieuses qui décoraient les murs des houmfò, sachant bien que pour les adeptes de cette religion elles figuraient non des saints, mais des dieux païens.

On peut conclure de ces considérations que les vodouistes, sans chercher à aller plus loin, se sont contentés de vagues rapprochements entre leurs divinités et les saints. Dans le vodou, ces derniers n'occupent qu'une place insignifiante. Leur nom revient avec celui de Dieu, de Jésus et de la Vierge dans les prières catholiques qui précèdent les invocations aux loa, mais aucune efficacité particulière n'est attachée à ces fragments de liturgie catholique incorporés au vodou. Ce sont de simples formules destinées à placer la cérémonie dans un cadre chrétien. Les rapports entre loa et saints préoccupent, néanmoins, les vodouistes. Une vieille bigoté vodouïsante, essayant de me faire saisir la différence entre loa et saints, me raconta le mythe suivant, qui ne me semble pas être de son cru : "Dieu, après avoir créé la terre et les animaux, y envoya douze apôtres. Ceux-ci se montrèrent "trop raides et trop forts" et dans leur orgueil finirent par se rebeller contre Lui. En guise de châtiment, Dieu les expédia en Guinée où ils se multiplièrent. Eux et leurs enfants sont devenus les loa, qui nous aident et nous secourent lorsque nous sommes dans le besoin. Un des apôtres qui avait refusé de partir pour la Guinée s'adonna aux arts magiques (mové bagay) et prit le nom de Lucifer. Plus tard, Dieu envoya douze nouveaux apôtres qui, eux, se comportèrent en fils obéissants et prêchèrent l'Evangile. Eux et leurs descendants sont devenus les "saints". Nous devons aimer les loa qui possèdent de "grandes connaissances"."

Un habitant de Plaisance expliqua à Simpson que Dieu étant trop occupé pour écouter les prières des hommes, loa et saints se rencontrent à mi-chemin entre ciel et terre, où les premiers communiquent aux seconds les vœux des fidèles. Les saints les transmettent à Dieu, qui les exauce ou non selon son bon plaisir.

Dans la plupart des travaux sur le vodou, il est d'usage de traduire loa par "dieu", mais le terme d'"esprit" ou mieux de "génie" suggère de façon plus précise la vraie nature de ces êtres surnaturels. Nous réserverons le titre de "dieu" aux anciennes divinités africaines qui, bien que déchues, ont conservé dans la multitude innombrable des loa un prestige et un rang qui leur assurent une place privilégiée. Nous appellerons "génies" ou "esprits" les "mystères" de moindre envergure. Les notions communément évoquées par le mot "dieu" ne conviennent guère à certains génies malfaisants ou

simplement espiègles ou comiques dont la seule fonction semble être d'égayer les cérémonies. Entre ces esprits mineurs, aux appellations souvent pittoresques - Ti-pété, Ti-wawé, Cinq-jours-malheureux - et les grands loa de l'"Afrique Guinée", il y a une distance telle qu'on serait tenté de parler d'une aristocratie et d'une plèbe divine. A la première appartiendraient les loa d'origine africaine, vénérés dans tous les sanctuaires, à la seconde la plupart des esprits dits "créoles" parce que autochtones et de création plus ou moins récente. Parmi ceux-ci, on compte un grand nombre d'ancêtres divinisés. La mambo Desina m'assura elle-même que parmi les loa il y aurait des prêtres et des prêtresses qui avaient vécu autrefois.

De nos jours encore de nouveaux loa surgissent à l'intérieur d'une communauté et même d'une famille. A Marbial, j'ai pu observer sur le vif la façon dont un esprit peut être accueilli dans un foyer parmi les divinités domestiques. Un de mes informateurs, Janvier, qui avait séjourné plusieurs années à Cuba comme ouvrier, en avait rapporté un protecteur invisible qui, tout en portant le nom créole de Ti-nôm (Petit homme) parlait espagnol mieux que son serviteur. Il avait été rattaché au groupe africain des Ogou; Ogou-jé-rouge (Ogou aux yeux rouges) était, paraît-il, son ami. Chaque année, Janvier lui offrait des fruits, des oeufs, de l'huile et du cola, car à la différence des autres Ogou, Ti-nôm n'aimait pas le rhum. Ti-nôm descendait alors dans sa tête et se mettait à chanter et à parler en espagnol, mais par complaisance, il consentait parfois à s'exprimer en créole. Naturellement, Ti-nôm avait été adopté par toute la famille. Les fils de Janvier en hériteront sans doute et il deviendra un loa familial, un "loa-racine", pour nous servir du terme consacré. Qu'un descendant de Janvier se fasse houngan et l'impose à ceux qui fréquentent son sanctuaire, et Ti-nôm connaîtra alors la fortune de nombreux loa qui, de l'échelon familial, ont été promus à l'échelon régional ou même national.

Un objet insolite qui se présente inopinément à la vue n'est souvent qu'un loa à la recherche d'un serviteur. Il peut devenir l'objet d'un culte et acquérir petit à petit une personnalité distincte. Un pêcheur des environs de Port-au-Prince avait retiré de sa nasse une pierre à laquelle adhéraient deux coquillages. Sa trouvaille lui ayant paru curieuse, il la garda chez lui, sans y prêter toutefois beaucoup d'attention. Quelque temps après, il constata que sa chance l'avait abandonné: rien ne lui réussissait plus. Las de "passer tribulations", il alla consulter un houngan qui lui révéla que sa pierre était en fait un loa appelé Capitaine Déba et qu'il devait la conserver dans de l'huile, près d'une lampe perpétuelle, et l'honorer. Il fit comme on lui dit et s'en trouva bien; sa fille hérita de Capitaine Déba et le transforma en Capitaine de la marine américaine. Chaque année, le loa venait lui rendre visite et s'incarnait en elle; ce jour-là, elle portait une casquette, buvait sec et chantait des chansons américaines, et, assise sur un tabouret, faisait semblant de ramer.

Les théologiens du vodou, un peu à la façon des naturalistes, ont classé les loa en groupes et sous-groupes; malheureusement, ils ne sont pas parvenus à uniformiser leur système. Celui-ci varie d'une région, d'un sanctuaire ou même d'un prêtre à l'autre. Il n'y a pas, je crois, deux catalogues de loa strictement identiques. Il est vrai que la plupart des "grands loa" ont une position stable et indiscutée, mais d'autres, et non des moindres, sont rattachés tantôt à une catégorie, tantôt à une autre. Là où le vodou est en dé-

cadence, ces classifications tendent à se simplifier. A Plaisance et à Mirebalais, par exemple, les adeptes du vodou ne s'en soucient plus guère et les négligent même dans la pratique du culte.

A la base de cette classification du monde spirituel, on trouve deux grandes catégories: les rada et les petro. Le mot rada ou arada dérive du nom d'un royaume ou d'une ville du Dahomey, Arada. Quant au terme de petro, son origine a donné lieu à des hypothèses variées: elle remonterait au XVIIIème siècle, puisque Moreau de Saint-Méry parle d'un houngan, Don Pedro, esclave venu de la partie espagnole de l'île d'Haïti et établi au Petit-Goave. Dompetro est aujourd'hui un loa vodou et sous son nom se groupe toute une suite d'autres loa. En l'absence de tout document, il est difficile de reconstituer les mécanismes psychologiques qui firent d'un nom propre espagnol l'étiquette d'une catégorie nombreuse d'esprits. La classe des loa rada se distingue de celle des petro par de très nettes différences dans le détail du culte qui leur est rendu, notamment par l'emploi d'instruments de musique spéciaux, de rythmes caractéristiques et de gestes de salutation spécifiques. C'est pourquoi on utilise volontiers les termes de "rite rada" ou de "rite petro" lorsqu'on veut mettre en évidence les conséquences pratiques de cette classification.

A l'intérieur ou en marge de ces deux grandes classes, nous trouvons de nombreux sous-groupes de génies qui portent le nom de tribus africaines (Ibo, Nago, Bambara, Anmine, Haoussa, Mondongue, etc...), ou de régions d'Afrique (Congo, Wangol, Siniga (Sénégal), Caplaou, etc...). C'est pour cette raison que ces groupements sont appelés nanchons (nations). Ce terme s'applique également à tout groupe de caractère religieux, que ce soit une catégorie d'esprits et de génies aussi étendue que celle des rada ou des petro, ou un groupe formé de gens dont la "tête a été lavée" chez le même houngan (Ex: nanchon Dodo, nanchon Pierre, etc...).

Parmi les groupes mineurs de loa, il en est de suffisamment importants pour faire figure de catégories autonomes ayant leur rituel propre. C'est notamment le cas des nanchons Ibo et Congo. Les vodouistes font du terme fanmi (famille) un synonyme de nanchon. A strictement parler, la fanmi devrait être une subdivision de la nanchon et ce terme devrait s'appliquer à des groupes de loa étroitement apparentés. L'usage que l'on fait du mot fanmi est très imprécis et souvent on entend parler de la fanmi rada ou de la fanmi petro. Cependant, on ne dira pas des nombreux Guédé qu'ils forment une nanchon, mais une fanmi, puisque les membres de ce groupe "marchent" sur des rites différents - rada, petro et même congo.

Ce serait causer au lecteur d'inutiles fatigues que de l'entraîner dans les dédales de cette classification subtile. Mieux vaut lui en donner un échantillon: prenons le cas des loa Congo: ils se répartissent en "Congo du bord de la mer" (Congo nan bo d'mè) et "Congo savane". Les loa riverains passent pour être plus clairs de teint, plus intelligents et de moeurs plus policées que ceux de l'intérieur. Ces derniers leur sont cependant supérieurs par la connaissance des plantes médicinales. Les "Congo savane", appelés aussi Zandor, se subdivisent en "familles" dont les principales sont: les Kanga, les Caplaou, les Boumba, les Mondongue et les Kita. Il y a deux sortes de Kita: les Kita proprement dits, et les Kita-secs. Il existe aussi des Congo francs, des Congo mazone et des Congo moussai, dont il est difficile, en raison des assertions contradictoires de nos informateurs, d'établir les liens avec les autres Congo.

Entre les deux grandes classes, rada et petro, il existe des différences qui sont nettement perçues par les adeptes du vodou, mais qu'il est malaisé de définir clairement. Il semblerait que dans le groupe rada on ait rangé d'office la plupart des divinités d'origine africaine ou plus spécifiquement d'origine dahoméenne. Le mot "Dahomey" est souvent accolé à celui de rada ou utilisé comme synonyme de celui-ci. Quand un fidèle parle des loa "Afrique-Guinin", il pense la plupart du temps aux loa rada. Le groupe petro comporte lui aussi des divinités africaines (Agiroua-linssou, Simbi, etc...), provenant cependant d'autres régions d'Afrique que le Dahomey ou le Nigeria. Il est formé également d'esprits et de génies dont le nom créole suggère une accession plus récente au panthéon vodou. Tous ne sont pas obligatoirement des ancêtres déifiés: parmi eux se trouvent des esprits africains qui ont été rebaptisés d'un nom chrétien et dont la physionomie a subi l'influence du milieu haïtien. Ti-Jean-pied-fin constitue un exemple de cette "créolisation" d'un génie de la brousse africaine.

Mais la séparation entre loa rada et loa petro n'est pas seulement d'ordre géographique ou ethnique, elle se prolonge également sur le plan moral. On a souvent écrit que les loa rada seraient bons et justes, à la différence des loa petro qui seraient toujours prêts à s'associer aux entreprises des sorciers. Herskovits attribue cette distinction à une optique européenne. Il fait remarquer que les génies les meilleurs deviennent redoutables pour ceux qui encourrent leur colère, alors que les loa réputés cruels et méchants sont bienveillants pour ceux dont ils favorisent les desseins. L'observation est juste, mais elle ne tient pas compte du fait que les adeptes du vodou opposent eux-mêmes les rada aux petro. Le houngan Tullius voulant proclamer son innocence et son honnêteté, alors qu'il se croyait atteint d'une "maladie surnaturelle", ne cessait de répéter: "Je ne suis pas dans le petro, mes "loa-racines" (loa familiaux) sont tous de l'Afrique-Guinin". Il donnait à entendre par ces mots qu'il ne se livrait pas à la magie noire. Ce n'est pas un hasard si les "loa achetés", c'est-à-dire ceux qui consentent à aider les sorciers, appartiennent généralement au groupe petro et si un houngan qui célèbre les rites petro de préférence aux rites rada passe pour un magicien qui "travaille des deux mains". D'ailleurs les loa rada peuvent être bons ou mauvais, selon leur humeur, mais ils ne s'abaissent pas jusqu'au crime pour complaire à leurs serviteurs. Aucun d'eux ne mérite - comme certains loa petro - l'épithète de "mangeur d'hommes". Les loa rada qui figurent aussi dans le petro - Damballah-flambeau, Ezili-jé-rouges (Ezili aux yeux rouges) - revêtent sous cette forme un caractère méchant et cruel. La présence dans le petro de nombreux diab (diables) donne à toute cette classe une apparence suspecte. Par contre, les initiations qui confèrent des "grades" dans les confréries vodou se font sous l'invocation des loa rada et non des petro. En outre, dans toutes les grandes cérémonies, ce sont les loa rada qui ont la préséance.

Mais quelle est la nature des liens entre loa qui portent le même nom, mais que distingue une épithète? Représentent-ils la même divinité sous des aspects différents, à la façon de nos Vierges dont le surnom et les attributions varient parfois selon les sanctuaires, ou ont-ils une personnalité propre qui fait d'eux des loa indépendants? La réponse est diverse selon les cas; souvent le surnom ne correspond à rien de précis, car il est formé de mots africains dont le sens s'est perdu et qui sont peut-être des épaves d'anciens chants. En voici quelques échantillons: Legba-si, Legba-sé,

Legba-zinchan, Legba-signangnon, Legba-Kataroulo, etc...; Azaka-yombo-vodoun, Azaka-médé, Azaka-si; Ezili-wedo, Ezili-doba, etc... Des théologiens du vodou essayent d'expliquer les différences qui séparent les loa de nom identique en disant qu'ils "marchent sur des points différents", en d'autres termes que la nature et la force de leur pouvoir surnaturel n'est pas la même. On m'a donné en exemple Nago-oyo, Nago-iki et Nago-bolicha qui, bien que sans personnalité distincte, possèdent chacun des "points" qui leur sont propres. Lorsque le surnom et l'épithète sont en créole et, par conséquent, compris des fidèles, ils confèrent au loa une individualité indéniable que les possédés cherchent parfois à traduire par leurs gestes ou leurs attitudes. Par exemple, Guédé-z-araignée imite les mouvements de l'araignée, Guédé-ti-wawa pleure comme un petit enfant, Guédé-brave fanfaronne ou fuit comme un poltron. De même, les possessions provoquées par Legba-atibon ne sont pas les mêmes que celles de Legba-avarada. Le premier marche appuyé sur une béquille, le second, accablé par l'âge et la maladie, reste étendu sur une natte et touche ses fidèles avec ses poings fermés. Ezili-taureau mugit, ce qui peut paraître singulier de la part d'un loa dont le nom est aussi celui de la plus gracieuse et la plus coquette des divinités haïtiennes.

La diversité de goûts et de tempéraments que l'on rencontre parmi les membres d'une même fanmi ou nanchon risque de susciter des confusions fâcheuses et des erreurs de rituel. A ce sujet Madame Odette Rigaud m'a raconté l'anecdote suivante: une famille qui faisait un service pour Ogou voulait lui offrir un bouc en sacrifice; le loa qui devait "monter" une femme prête à le recevoir ne se manifestait pas malgré les efforts des officiants. On obligea la femme à danser avec le bouc dans ses bras, dans l'espoir que le génie passerait en elle, mais on avait beau lui parler comme si elle était devenue le loa, elle répétait: "je suis fatiguée, laissez-moi". Finalement elle alla s'enfermer dans le houmfò. Madame Rigaud suggéra alors que l'on s'était peut-être trompé de loa; on attendait en effet Ogou-badagri, et c'était Ogou-balindjo qui cherchait à descendre. N'étant pas reçu comme il l'espérait, il prenait la mouche et repartait tout aussitôt. Ne lui avait-on pas offert du rhum, dont il a horreur? Finalement on réussit à faire descendre Ogou-badagri et le sacrifice put s'accomplir.

Malgré des différences de comportement très nettes, les loa de même nom possèdent des attributs, des goûts et des traits de caractère qui leur sont communs. Cependant, l'identité de nom peut être trompeuse; Ezili-Freda et Ezili-jé-rouge ne se ressemblent guère et leur lien de parenté est inexplicable. Notons que si un loa porte un nom double, l'ordre des mots peut être interverti. On peut dire Congo-savane ou Savane-Congo. Une tendance analogue se manifeste dans l'emploi des noms propres de personne. Dans les chants, le "nom de famille" est quelquefois omis (Badagri pour Ogou-badagri, Achadé pour Ogou-achadé, etc...). Inversement, certains chants ne mentionnent que le nom de famille et laissent au public le soin d'identifier de façon plus précise le loa qu'ils célèbrent. Un titre ou un surnom en créole sert aussi à désigner la divinité. Tout Haïtien sait que "Maîtresse" est Ezili-freda-Dahomey, "Cousin" - Zaka, et "Coqui-nan-mè" (Coquillage dans la mer), Agoué-taroyo. Enfin, chaque loa possède un "nom vaillant" connu seulement des prêtres et de certains initiés.

Dans ce panthéon, ou plus exactement ces panthéons, aucune

hiérarchie. Le monde surnaturel du vodou n'est pas un Olympe présidé par Zeus et les grands dieux. Les loa qui portent le titre de grands" le sont à cause de leur origine africaine (loa Guinin) et de la faveur dont ils jouissent dans toute la population. Ils sont invoqués dans toutes les cérémonies et c'est parmi eux que les fidèles choisissent le plus volontiers leur "maître tête", c'est-à-dire leur loa protecteur. Mais ni la popularité de ces divinités, ni les pouvoirs qui leur sont reconnus ne leur confèrent d'autorité sur des loa de moindre envergure. Un grand loa peut fuir devant un loa d'apparence plus insignifiante, si ce dernier possède des attributs qui sont désagréables au premier.

Un certain nombre de loa d'origine africaine continuent à être des divinités de la nature, alors que d'autres sont encore associés de façon très étroite à des activités spécifiques. Plusieurs traditions ayant contribué à la formation du panthéon vodou, sans qu'un effort sérieux ait été tenté pour les réconcilier, il en est résulté une certaine confusion dans l'attribution aux différents loa de leurs fonctions respectives. Comme exemple de ce chevauchement de compétences, on peut citer Ogou, Chango, Sogbo, Badé, Agaou et Agoué-taroyo, qui sont tous plus ou moins des divinités de l'orage, du tonnerre et de la foudre.

On dit des loa, tout au moins des plus importants, qu'ils vivent en "Guinée". Ce nom a d'ailleurs perdu sa véritable signification géographique, car la "Guinée" est une sorte de Walhalla non localisé que les loa quittent lorsqu'ils sont appelés sur terre. On leur assigne aussi comme résidence une cité purement mythique: Ville aux Camps. Malheureusement, les renseignements que nous possédons sur ce "quartier général" des "mystères", qui se situerait près de Saint-Louis du Nord, sont assez maigres.

Les loa fréquentent aussi les montagnes, les rochers, les cavernes, les sources et les mares. Beaucoup vivent au fond des rivières ou dans les abîmes de la mer. Les houngan et les mambo qui possèdent de grandes "connaissances" vont leur rendre visite et font auprès d'eux de longs séjours dans leurs demeures aquatiques. Ils en reviennent investis de pouvoirs nouveaux et en rapportent parfois des objets qui constituent la preuve concrète de leur exploit.

Les loa sont également présents dans les "arbres-reposoirs" qui s'élèvent autour des houmfo et des habitations rurales. Chaque loa a son essence favorite: le médiciner-béni est voué à Legba, le palmiste à Ayizan et aux Jumeaux (marassa), l'avocatier à Zaka, le manguier à Ogou, le bougainvillier à Damballah, etc... On reconnaît qu'un arbre est le "reposoir" d'une divinité aux cierges qui brûlent à ses pieds et aux offrandes qui lui sont apportées et qui sont souvent déposées dans une sacoche suspendue à ses branches. Les "arbres-reposoirs" ne doivent pas être confondus avec les arbres qui reçoivent un culte en tant que véritables fétiches; c'est le cas notamment de certains mapous (Ceiba pentandra C.), qui écrasent de leur taille gigantesque tous les autres arbres de la flore haïtienne.

Quelle que soit la région ou le site où se tiennent les loa, aussitôt qu'ils entendent les prières ou le son des instruments sacrés, ils accourent rapidement à l'appel de leurs serviteurs.

Il ne reste que des vestiges insignifiants des mythes africains relatant l'origine des dieux, leurs aventures et leur rôle

cosmique. C'est avec peine que l'on recueille de la bouche des prêtres des données confuses et parfois contradictoires sur les rapports de parenté entre divinités et que l'on glane quelques anecdotes plus ou moins scandaleuses sur leurs amours. La mythologie, au sens étroit du mot, a été ravalée au niveau de "tripotages" - de potins de village; elle s'intéresse moins à la vie personnelle des esprits qu'à leurs rapports avec les fidèles. C'est une religion pratique et utilitaire qui se soucie plus des affaires de la terre que de celles du ciel. Sa légende dorée est faite de récits d'une uniformité monotone. La plupart ont pour thème les interventions des loa en faveur de leurs serviteurs ou, au contraire, les châtiements qu'ils infligent à ceux qui les négligent. Ce folklore s'élabore dans les sanctuaires, théâtres ordinaires des incidents provoqués par les loa. Houngans et mambos profitent indirectement du prestige que ces anecdotes confèrent aux génies qu'ils servent. Ils se plaisent à les raconter chaque fois que l'occasion s'en présente. Nanties de cette garantie d'authenticité, ces histoires édifiantes alimentent la conversation et finissent par être connues et crues par toute la population d'une région.

Les possessions mystiques exercent une influence très profonde sur cette veine mythologique. Les génies, sous l'enveloppe charnelle des personnes dans lesquelles ils s'incarnent, se mêlent au commun des mortels; le public qui fréquente les sanctuaires peut donc les voir et les entendre. En outre, les possédés, en portant les attributs des loa et en imitant leur apparence, leur démarche et leur voix, contribuent à fixer leur image dans la tradition populaire. Les possessions remplacent en quelque sorte la statuaire et l'imagerie qui font presque entièrement défaut au vodou. D'ailleurs on dit, en Haïti, que c'est en observant les possédés que l'on apprend à connaître les loa.

Certains incidents qui se produisent au cours des trances sont de nature à rester gravés dans l'esprit des spectateurs. A l'origine des légendes concernant les loa, il y a souvent un "événement" authentique qui s'est déroulé devant des témoins de bonne foi. En d'autres termes, la mythologie vodou est constamment alimentée par le récit d'interventions divines dans les affaires humaines, interventions qui sont, en fait, "jouées" par des acteurs improvisés.

Les chants liturgiques qui sont entonnés dans les cérémonies pour "saluer" les loa nous apportent sur leur caractère, leurs attributs et leurs aventures des renseignements qui ne sont pas négligeables. Souvent, lorsqu'on interroge un membre du sacerdoce vodou sur la personnalité d'un loa, il répondra par un chant ou citera un chant pour attester l'exactitude de son information. Les chants contiennent, en plus des épithètes et des "noms vaillants" des loa, de brefs jugements sur leur conduite. Ceux-ci ont parfois un tour satirique; apparemment les loa ne s'en formalisent pas.

Telles sont les sources dont nous disposons pour constituer un panthéon vodou. Il faut y ajouter aussi les informations que houngans et mambos sont toujours prêts à fournir sur le caractère et les goûts des loa qu'ils servent.

Le culte des divinités étant l'affaire de groupes religieux autonomes, les divergences et les contradictions sont forcément nombreuses. Il faut d'autant moins chercher la cohérence dans les

croyances vodou qu'elles ne sont que greffées sur des pratiques elles-mêmes d'origine extrêmement hétérogène. Les grands dieux, communs à tous les sanctuaires, sont presque les seuls dont la physionomie se détache avec quelque précision. Ces variations seraient encore plus frappantes si certains houngans jouissant d'un grand prestige ne formaient à leur tour d'autres prêtres qui, de ce fait, puisent leur savoir à une source commune. Aussi longtemps que l'ordre général des cérémonies n'est pas altéré, les innovations de détail, surtout si elles sont pittoresques, sont bien accueillies par le public. La notion de tradition pure ou impure est étrangère au vodou; elle est plutôt le fait d'intellectuels haïtiens qui tracent des démarcations souvent arbitraires entre certaines pratiques qui leur apparaissent plus authentiques et d'autres qu'ils considèrent comme frelatées. N'ai-je pas entendu un écrivain s'écrier au beau milieu d'une cérémonie vodou: "Mais ces rites sont contraires à la philosophie vodou !" Un houngan se targuera de sa "connaissance" et tirera gloire d'être le successeur de tel ou tel prêtre célèbre; mais l'idée d'une doctrine pure du vodou lui sera tout à fait étrangère.

Il y aurait sans doute profit à étudier en détail le rituel propre au culte de chaque loa. On recueillerait ainsi des indications assez précises sur le pouvoir et le caractère des principales divinités. Ce serait cependant une entreprise de longue haleine dont les résultats ne répondraient pas toujours à l'effort fourni. Trop souvent la signification des rites s'est obscurcie au cours des âges. La véritable nature des divinités vodou nous deviendra plus facilement intelligible si, laissant de côté ces minuties, nous nous contentons d'évoquer à grands traits la silhouette d'un certain nombre de loa choisis parmi les plus représentatifs.

Entre la société surnaturelle des loa et la paysannerie haïtienne qui l'a imaginée, la différence est minime. Les esprits se distinguent des hommes uniquement par l'étendue de leurs "connaissances" ou, ce qui revient au même, de leurs "pouvoirs". Ce sont tous des personnages du terroir qui partagent les goûts, les habitudes et les passions de leurs serviteurs. Ils sont comme ceux-ci amis de la bonne chère, roublards, susceptibles, paillards, jaloux et sujets à de violents accès de colère vite dissipés; entre eux, ils s'aiment ou se détestent, se fréquentent ou s'évitent tout comme les moindres "habitants" des sections rurales. Lorsqu'ils se manifestent par le moyen des possessions, leur conduite en public n'est pas toujours celle qu'on attendrait d'un être surnaturel. Il leur arrive de parler grossièrement, de jurer, de boire avec excès, de se disputer avec d'autres loa, de mendier ou de se faire des niches d'écoliers. Nous aurons l'occasion de parler de leurs faiblesses ou de leurs manies au cours des pages suivantes qui ne sont cependant qu'une simple ébauche de la mythologie vodou.

Mythologie vodou

Commençons, comme il se doit, par Legba, car c'est le dieu qui "ouvre la barrière" et qui, lors des cérémonies, est salué en premier. Sans la permission de Legba, aucun autre loa ne se manifesterait.

Atibon-Legba, l'ouvri bayè pou moin agoé,
Papa-Legba, l'ouvri bayè pou moin,

Pou moin passer
 Lo m'a tounin, m'salué loa-yo
 Vodou Legba, l'ouvri bayè pou moin
 Pou moin ca rentrer
 Lo m'a tounin, m'a remercié loa-yo. Abobo.

(Atibon-Legba, ouvre-moi barrière, agoé ! Papa Legba, ouvre-moi la barrière, pour que je passe. Lorsque je retournerai, je saluerai les loa. Vodou Legba, ouvre-moi la barrière, pour que je rentre; lorsque je retournerai, je remercierai les loa. Abobo.)

On se représente Legba sous l'apparence d'un vieillard infirme, couvert de haillons qui, pipe au bec et macoutte en bandoulière, avance péniblement, appuyé sur une béquille. Cet objet est devenu son emblème. Cet aspect pitoyable qui lui a valu le sobriquet de Legba-pied-cassé, cache cependant une force terrible. Elle éclate lorsque Legba possède un danseur. Celui-ci est jeté sur le sol et se débat frénétiquement, à moins qu'il ne reste immobile comme s'il avait été frappé par la foudre.

Maître de la barrière qui sépare les hommes des esprits, Legba est aussi le gardien des portes et des clôtures qui entourent les maisons et, par extension, le protecteur des foyers. Le médecin, qui est son arbre-reposoir, se dresse en bordure des propriétés. Legba est le dieu des routes et des sentiers. Sous le nom de "Maître-carrefour", il est invoqué aux croisées de chemins qui sont, comme on le sait, des endroits hantés par les esprits et propices aux arts magiques.

Après Legba, les chants et les danses célèbrent Ayizan. C'est une vieille femme toute cassée et au souffle court - telle est du moins l'image que cherchent à évoquer ceux qu'elle possède. On fait d'elle l'épouse de Legba; elle lui est en tout cas associée dans un chant bien connu :

Grand'Ayizan
 A l'hé qu'il est
 L'argent cassé roche
 M'ap mandé comment nou yé
 Saluez Legba.

(Vieille Ayizan, à l'heure qu'il est, l'argent casse les pierres: c'est-à-dire que l'on fait tout avec de l'argent. Saluez Legba.)

Dans le cas d'Ayizan, il s'est produit une curieuse confusion qui a influencé ses fonctions et ses attributs: au Dahomey, une frange en fibres de palmier, appelée azan, est un talisman purificateur qui détruit l'effet des sortilèges. Cet objet est employé dans le vodou aux mêmes fins. Azan et Ayizan étant deux mots phonétiquement très voisins, la divinité a été identifiée au talisman. C'est pourquoi Ayizan a pour emblème le palmiste et passe pour savoir déjouer les embûches des sorciers. Dans un chant, il est dit qu'Ayizan "est plus forte que les wanga (charmes magiques)". Dans la région de Mirebalais, elle est censée donner à ses serviteurs le don de double vue et celui de guérir les malades.

Les Ogou sont, au Dahomey, les forgerons du monde surnaturel. En Haïti, où le travail du fer a perdu de son importance devant

l'usage de plus en plus répandu d'instruments manufacturés, les Ogou ont cessé d'être des artisans pour devenir des traîneurs de sabre. On se les représente sous l'uniforme des officiers de l'ancienne armée haïtienne: képi rouge à la française, et, si possible, dolman de même couleur; leur verbe est brusque et facilement grossier, leurs goûts virils : femmes, cigares, rhum. Les Ogou sont de forts buveurs et tiennent bien l'alcool. Le chant suivant, qui est entonné sous le péristyle pour saluer leur arrivée, en fait foi:

Maît'Ogou bouè,
Li bouè,
Janmin saoùl.

(Maître Ogou boit, il boit, il n'est jamais saoùl !)

Son goût des jupons lui cause des ennuis: un chant nous apprend qu'il travaille dur, économise sou par sou pour conquérir les faveurs d'une belle, mais qu'en fin de compte il doit aller se coucher sans avoir soupé.

Ogou-badagri nous est décrit dans un chant comme un "général sanglant" auquel on attribue les grondements du tonnerre:

Badagri-o, général sanglant,
Badagri qui kimbé l'orage,
Ou c'est général sanglant,
Z'éclairs fait kataoo
C'est nou qui voyé z'éclairs,
Tonné grondé,
C'est nous qui voyé tonnè,
Badagri-o, général sanglant.

(Badagri, oh, général sanglant, Badagri qui tiens l'orage, tu es un général sanglant. L'éclair fait kata-oo. C'est toi qui lances l'éclair, le tonnerre gronde. C'est toi qui envoies le tonnerre, Badagri, oh ! Général sanglant !)

Des forgerons, les Ogou ont conservé la passion du feu et surtout l'immunité contre les brûlures. Les possédés d'Ogou se lavent les mains avec délices dans le rhum que l'on fait flamber pour leur plaire. Quelques-uns manipulent du fer incandescent. L'eau étant l'ennemie du feu, les Ogou en ont horreur; c'est pourquoi, au lieu de leur faire des libations, on incline la cruche trois fois au-dessus du sol sans répandre une goutte d'eau.

Les Ogou (Ogou-fer, Ogou-badagri, Ogou-achadé, Ogou-balindjo, etc...) constituent la nanchon des loa Nago, dont font également partie Chango et Ossange. Le mot Nago, qui est le nom donné aux Yoruba du Dahomey et de la Nigéria, conserve avec beaucoup de précision le souvenir de la région d'Afrique dont toutes ces divinités sont originaires.

On ne peut s'empêcher d'être surpris que l'un des plus grands oricha (esprits) des Nago, Chango (qui, au Brésil, occupe dans les cultes afro-américains une place si éminente qu'il leur a donné son nom), ne soit en Haïti qu'un loa secondaire dans la famille Nago. Lui aussi est un des génies du tonnerre et de la foudre.

Quant à Ogou-balindjo, c'est le plus aberrant des Ogou. A la différence de ceux-ci qui poussent la peur de l'eau jusqu'à l'hydrophobie, Balindjo a constamment besoin d'être mouillé; ses possédés s'arrosent la tête en glapissant.

Les attributions et le caractère des esprits de la nature ne sont pas toujours révélés par leur apparence extérieure, c'est-à-dire par le déguisement ou le comportement des individus qu'ils possèdent. Ainsi Loco a beau être une personnification de la végétation, il n'est identifiable, lorsqu'il s'incarne, qu'à sa pipe et à sa canne. Son culte est associé à celui des grands arbres, en particulier des mapous ou fromagers, qui sont les plus hautes essences d'Haïti. La sacoche qui est accrochée à leurs branches est destinée à recevoir les offrandes des paysans qui se rendent au marché. Loco est naturellement associé aux plantes médicinales: le "docteur-feuilles" lui adresse une prière avant de les cueillir.

Zaka est "ministre de l'agriculture". Ce titre lui revient de droit, puisqu'il est le loa rural par excellence. Son caractère campagnard lui vaut l'appellation familière de "cousin". Les Zaka sont toujours vêtus à la mode paysanne: chapeau de paille, blouse en gros bleu, macoute en bandoulière, "brûle-gueule" au bec. Leur parler sent aussi le terroir. Ils ont également le caractère des paysans: méfiance, peur des gens de la ville, goût de la chicane et âpreté au gain.

Quelques-uns des chants qui sont entonnés dans les houmfò en l'honneur de Zaka accumulent à plaisir les évocations rurales. "Paysan, lève-toi, ma calebasse de maïs est tombée. Paysan, lève-toi, ma calebasse de grains de café sèche au soleil..."

Dans le chant suivant, Zaka est pris à partie :

Cousin Zaka ou enragé,
O Diab-o,
Cousin ou enragé
O Diab-la.
Ou vlé quitté fanme de bien
Pour allé viv'ak vagabond'
Cousin Zaka ou enragé
O Diab-la.

(Cousin Zaka, tu es enragé, o diable. Tu es enragé, o diable la. Tu veux quitter une femme de bien pour aller vivre avec des vagabondes, Cousin Zaka, tu es enragé, o diable la.)

La vie politique des "sections" rurales inspire deux chants consacrés à Zaka: il y est question d'élections, de chambre des députés et de sénat; le ministre Zaka est pris à témoin d'un triomphe électoral.

En matière d'offrandes, les préférences des Zaka se portent naturellement vers les plats dont se régalaient les paysans: maïs bouilli, pain trempé dans de l'huile d'olive, aribas, rapadou, harengs salés et un "bon petit trempé".

Aucun loa ne jouit d'une popularité comparable à celle d'Ezili, de son nom complet Ezili Freda Dahomey. Elle appartient au groupe des esprits marins, mais comme pour l'Aphrodite grecque, cet

aspect de sa nature a été relégué au second plan et elle en est venue à personnifier presque uniquement la beauté féminine et l'amour. Ezili est la jolie femme par excellence. Elle en a d'ailleurs les défauts: elle est coquette, sensuelle, amie du luxe, dépensière jusqu'à l'extravagance.

Dans chaque sanctuaire, il y a une chambre, ou un coin de chambre consacré à Ezili. On y garde ses robes roses, ses bijoux, et, sur une table, l'attendent cuvette, serviette de toilette, savonnette, brosse à dents, peigne, rouge à lèvres et cure-ongles. Aussitôt qu'Ezili est descendue sur un fidèle (homme ou femme), celui-ci est conduit dans ce cabinet pour s'y parer. Pendant tout le temps que dure la toilette, le choeur chante l'hymne suivant:

A la gnou bel'fanm,
C'est Ezili, (bis)
Ezili-o, m'ap fait gnou cadeau
Avant ou allez, abobo.

(A la belle femme qu'est Ezili ! Ezili, oh, je te ferai un cadeau, Avant que tu ne partes. Abobo.)

C'est dans tout l'éclat de sa séduction qu'Ezili, les tresses dénouées pour figurer une mulâtresse à l'abondante chevelure, fait son entrée dans le péristyle. Elle se promène lentement, balançant les hanches, jetant des oeillades aguichantes aux hommes ou s'arrêtant le temps d'un baiser ou d'une caresse. Elle aime recevoir des cadeaux et en faire; ses caprices sont parfois coûteux: il lui arrive d'humecter de parfum le sol poussiéreux du péristyle. Ezili étant aussi jalouse que coquette, elle ne tend aux femmes, ses rivales, que le bout des doigts. Elle affecte de parler en français et prend volontiers une voix pointue, car elle est une femme de la haute société, "une dame à l'étiquette". Quand elle retourne dans sa chambre aux bras de deux amoureux, les hommes se pressent pour lui faire escorte.

La vie d'Ezili est une succession de scandales: elle a été la "placée" de Damballah-wedo et, à ce titre, la "matelote" (co-épouse) d'Aïda-wedo. Elle a également eu des liaisons avec Agoué-taroryo, Ogou-badagri et bien d'autres. Guédé-nibo la courtise, mais en vain, car étant une belle mulâtresse, Ezili a des préjugés de couleur et ne pardonne pas à Guédé-nibo sa peau noire. Le malheureux la suit, s'enivrant de son parfum et marmottant de sa voix nasillarde: "Vous savez combien j'aime cette femme, mais elle ne veut pas de moi parce que je suis noir".

Ezili-freda ne doit pas être confondue avec la Grande-Ezili, qui est une femme âgée, perclue de rhumatismes et qui se traîne sur les genoux en s'aidant d'une canne.

La Sirène et la Baleine sont deux divinités marines qui sont toujours unies; elles font partie de l'escorte d'Ezili et "marchent" avec elle. Beaucoup de vodouistes se représentent la Sirène conformément à la tradition européenne; mais lorsqu'elle apparaît dans le sanctuaire, la personne qu'elle possède a simplement l'aspect d'une jeune femme soucieuse de sa toilette. En fait, elle se distingue à peine d'Ezili-Freda. Un chant nous apprend qu'elle tire le canon, trait qui semble caractéristique de la plupart des loa marins. Quelle est la nature du lien qui unit la Sirène et la Baleine ?

Cette dernière est-elle la mère, ou bien l'amant ? Sur ce point, il ne m'a pas été possible de départager les opinions contradictoires.

On m'a raconté qu'au cours d'une cérémonie vodou, la Sirène et la Baleine incarnées dans deux femmes s'étaient mises à parler français par affectation d'élégance. Un loa, Guédé, qui se trouvait parmi les possédés, jugea ce snobisme ridicule; il se moqua d'elles de façon si cruelle que les deux pauvres divinités restèrent toutes penaudées.

Damballah-wedo est une divinité serpent. Ceux sur lesquels il descend dardent la langue, se traînent sur le sol en ondulant, ou bien encore grimpent aux poutres du péristyle pour s'accrocher par les jambes aux tirants de la toiture, d'où ils se laissent pendre, tête en bas. C'est le culte de Damballah-wedo qui a valu au vodou sa réputation de religion ophiolâtrique. Moreau de Saint-Méry affirme que les serpents étaient révéérés dans certains houmfb. Un houngan de Marbial m'a assuré avoir vu Damballah sous l'apparence d'une couleuvre ramper sur un autel, bien qu'à l'époque actuelle personne ne constate la présence de serpents sacrés dans les sanctuaires. Dans quelques houmfb cette divinité est symbolisée par des serpents en fer forgé. En sa qualité de couleuvre, Damballah se tient de préférence dans les sources, les étangs ou les mares qu'il protège. Les pèlerins, en pénétrant dans le lac souterrain de la grotte de Balan, sont aussitôt possédés par Damballah. Celui-ci descend également sur ceux qui s'arrêtent pour l'honorer sur les bords d'une mare située à courte distance de la grotte. Tout houmfb de quelque importance comporte un bassin où les possédés vont se baigner. On voit parfois sur le mur, au-dessus de l'eau, une fresque représentant un arc-en-ciel et deux serpents qui semblent plonger, tête première, dans le bassin. Damballah, ainsi qu'Aïda-wedo, sa femme, sont assimilés à l'arc-en-ciel.

Comme sous cette forme céleste Aïda-wedo descend dans la mer, on en a fait la maîtresse d'Agoué. Damballah aurait voulu s'en plaindre à ce loa, mais le canonnier divin braqua ses pièces sur lui - ce qui le fit réfléchir; il préfère donc rester en bons termes avec un aussi dangereux rival !

Damballah et Aïda-wedo sont par excellence des loa blancs. En tant que tels, ils sont maîtres et dispensateurs de l'argent - le métal blanc, l'arc-en-ciel et les trésors étant unis dans l'imagination populaire.

(à suivre.)
